

que j'avais mon nom partout

Au moment où j'écris ces lignes, je viens d'envoyer le cent cinquante-deuxième item de cette collection de souvenirs. Celui où j'évoque la pince Dymo qui servait à imprimer les étiquettes dont je marquais mes livres de classe et mes classeurs. Le relisant pour y faire d'ultimes retouches, je visualise la pellicule blanche qui protégeait la surface collante et qu'on détachait de l'ongle ; elle aussi portait mon nom en relief ; je mettais à la poubelle un peu de moi, gravé sur un déchet. Mon identité au rebut, lovée dans une petite bande de plastique enroulée sur elle-même. Et cette image, aussitôt, en appelle une autre : celle des longs rubans de tissu blanc, portant mon nom brodé en fil rouge, que ma mère cousait à mes vêtements quand je partais en colonie de vacances.

J'étais ému, impressionné même, qu'il pût exister un tissu, un produit de l'industrie, portant mon nom répété en de multiples exemplaires. C'était une forme de notoriété. Qu'avais-je donc fait pour mériter d'avoir mon nom au mètre ?

Il y en avait partout : derrière le col de mes manteaux, celui de mes tee-shirts, sous l'élastique de chaque slip et à l'intérieur de chaque chaussette. Pendant les longues vacances d'été, loin de ma mère, isolé dans la multitude d'enfants expédiés jouir au loin des bienfaits de la nature et de la promiscuité, je trouvais réconfortant de voir ça et là ces étiquettes qui témoignaient qu'elle pensait à moi. Rassurante aussi cette liste scotchée à l'intérieur de ma valise, avec le décompte des vêtements emportés et qu'il faudrait rapporter à la fin du séjour. Signe qu'un jour, on s'en retournerait chez soi.

Et puis est venu le collège, où il aurait été ridicule d'avoir des vêtements marqués à son nom. Alors, comme une grande personne, j'ai pu commencer à les perdre.